

ÉDITIONS A. DE BOECK

Avenue Louise, 203
Tél. 02/49.53.22

1050 Bruxelles
C. C. P. 34.09

Extrait du catalogue :

BADOUX E., DEGLON R., GIDDEY E., CHEVALLAZ G. A.

Histoire générale,

à l'usage de l'Enseignement moyen et technique.

Tome I. Des origines au XIII^e siècle.
3^e édit. (Payot, Lausanne) 240 F
Préhistoire. Orient. Grèce. Rome. Moyen Age.

Tome II. Du XIV^e au XVIII^e siècle.
4^e édit. (Payot, Lausanne) 160 F
Fin du Moyen Age. Siècle de la Renaissance. Triomphe et déclin de l'absolutisme.

Tome III. De 1789 à nos jours.
3^e édit. (Payot, Lausanne) 160 F
Révolution et Empire. Restauration et mouvement libéral. Unités allemande et italienne. Industrialisation et impérialisme. Entre-deux-Guerres. Débuts de l'ère atomique.
Seules les choses essentielles sont dites, afin que les élèves ne soient pas étourdis par une masse de détails. Résumé précis et dense de chaque chapitre. Objectivité et équilibre des faits.

DORCHY H.

Histoire des Belges des Origines à 1968,

à l'usage des classes supérieures de l'Enseignement moyen, normal et des Universités.

4^e édit. 360 F
L'ouvrage comprend une série de onze chapitres précédés chacun d'une introduction générale devant servir de « fil conducteur » et suivis de lectures. Chaque chapitre, correspondant à une tranche de l'histoire nationale, étudie d'une façon détaillée, non seulement les événements politiques, mais aussi les institutions, les conditions économiques et sociales, la vie matérielle et l'activité culturelle. Présentation entièrement nouvelle.

VERNIER L. et BONENFANT P.

Histoire de Belgique

dans le Cadre de l'Histoire générale

Prem. partie : Des Origines à 1621. 5^e édit. ... 120 F

Deuxième partie : De 1621 à 1960. 6^e édit. ... 160 F

La première partie comporte la matière à enseigner en 6^e d'Athénée ou en 1^{re} moyenne ; la deuxième partie, celle portée au programme de la 5^e d'Athénée ou de la 2^e moyenne.

1. DOCUMENTATION SCIENTIFIQUE — WETENSCHAPPELIJKE DOCUMENTATIE

Pour Emmanuelle...

Les Colloques d'Érasme¹

« Les *Colloques* d'Érasme sont un livre charmant que tout le monde connaît de nom mais que personne ne lit parce qu'il est écrit en latin », faisait remarquer Victorien Sardou au début de ce siècle. Les choses n'ont guère changé depuis, et c'est bien dommage ! Pour son malheur, sans doute, l'ouvrage le plus célèbre d'Érasme, après l'*Éloge de la Folie*, est écrit en latin. Mais pouvait-il en être autrement d'un ouvrage d'Érasme et d'une œuvre dont le but premier était justement l'apprentissage, par le jeu, de la conversation latine ? Ce livre d'école fut l'un des plus grands succès de librairie du XVI^e siècle ; il était le chef-d'œuvre d'un genre nouveau, création de la Renaissance : les manuels scolaires, premiers ouvrages conçus spécialement pour apprendre à parler et à écrire le latin².

À l'époque d'Érasme, le latin n'est pas seulement que la langue des livres. C'est aussi le langage universel de l'Église, des universités et de la politique ; c'est, généralement, la seconde langue de toutes les personnes cultivées.

1. Nous reproduisons ici le texte remanié d'une conférence donnée, le 24 septembre 1969, à la « Maison d'Érasme » d'Anderlecht, à l'invitation de son conservateur, Monsieur J.-P. Vanden Branden. Cette étude est l'un des fruits de ma collaboration à l'édition critique des *Colloques*, sous la direction de Monsieur le Professeur L.-E. Halkin.

2. L'exposition liégeoise du cinquième centenaire de la naissance d'Érasme nous a montré quelques beaux exemples de ce genre littéraire nouveau, qui tenta rapidement des auteurs de talent. Cf. R. HOVEN et J. HOYOUX, *Le livre scolaire au temps d'Érasme*, Liège, 1969. Voir aussi J. HOYOUX, *Pédagogie et littérature dans les dialogues latins du XVI^e siècle*, dans *Geschiedenis in onderwijs*, t. VII, col. 791-804, Anvers, 1962 ; M. DERWA, *Recherches sur le dialogue didactique des Humanistes à Fénelon*, thèse de doctorat inédite, Liège, 1963 ; P. PORTEAU, *Montaigne et la vie pédagogique de son temps*, Paris, 1935.

Comment apprenait-on le latin au XV^e siècle ? Tous les collégiens commençaient par fréquenter des classes de grammaire, afin de s'accoutumer à penser et à sentir en latin aussi bien que dans leur langue maternelle. Pendant de nombreuses années, à raison de quatorze heures par jour, ils apprenaient par cœur d'indigestes manuels grammaticaux, des lexiques touffus et compacts, ils devaient se farcir la mémoire de longues listes de mots saugrenus, ils étaient tenus de retenir des exemples, des règles, des définitions, des poèmes, dont bien souvent le sens leur échappait. Après cela, enfin, ils étaient en état de soutenir une conversation et prêts à aborder l'étude des auteurs classiques.

Ce rabâchage abêtissant n'était évidemment pas la formule idéale. Aussi les humanistes déclarèrent-ils la guerre à ces lexiques barbares issus du Moyen Age. Conscients de l'importance d'une grammaire correcte et d'un vocabulaire choisi, ils décidèrent d'enseigner le latin classique, puisé dans les auteurs de l'Antiquité, qui commençaient à être édités, commentés et propagés dans toute l'Europe. Térence devint un auteur scolaire : « Seul, le *praeceptor*, nous dit le pédagogue Thomas Platter³, avait un *Terentius* imprimé. Ce qu'on enseignait, il fallait d'abord le dicter, ensuite l'analyser, puis le construire, à la fin seulement l'expliquer. (...) Il nous fallait alors décliner et conjuguer les mots d'une comédie entière. »

Les maîtres du temps relèvent aussi dans les auteurs classiques des séries de phrases dignes d'intérêt, tant par leur pureté formelle que par leur contenu moral. Les écoliers devront graver dans leur mémoire sentences choisies, adages, apophthegmes et constituer des cahiers de « lieux communs », où ils transcriront les phrases remarquables et les beaux exemples trouvés, avec l'aide du maître, dans les meilleurs auteurs.

Bientôt, les belles formules sont adaptées aux nécessités du temps. Les maîtres deviennent auteurs : à partir d'extraits ayant une valeur exemplaire, tant au point de vue stylistique qu'au point de vue moral, ils composent des modèles de conversation, de petits dialogues sur des sujets touchant de près leurs étudiants : la vie de tous les jours, à l'école, à la maison, dans la rue, les rapports avec les parents, les vacances, les jours de

3. Th. PLATTER, *Autobiographie*, texte traduit et présenté par Marie HELMER, dans *Cahier des Annales*, n° 22, Paris, 1964.

congé. En reproduisant ainsi les propos échangés dans la vie quotidienne, ils amènent leurs disciples à parler latin par une sorte de mimétisme.

Peu à peu, cependant, les préoccupations grammaticales et stylistiques passeront au second plan au profit des intentions moralisatrices ; la grammaire cédera le pas à la véritable formation humaine : ces ouvrages destinés aux enfants deviendront des livres pour adultes. C'est toute l'histoire des *Colloques* d'Érasme.

Comme de nombreux livres du XVI^e siècle, les *Colloques* d'Érasme furent d'abord publiés à l'insu de leur auteur⁴ : sans l'indiscrétion, fréquente à l'époque, de quelques personnes sans doute bien intentionnées, quoi qu'en dise l'humaniste, nous ne posséderions peut-être pas cet ouvrage, véritable *best-seller* du XVI^e siècle, puisque nous avons conservé plus d'une centaine d'éditions publiées du vivant de l'auteur.

En 1498, Érasme étudie la théologie à Paris. Pour vivre, il est le précepteur de jeunes gens fortunés. Déjà, il n'aime guère les leçons particulières, leur préférant les lettres modèles, les conversations à bâtons rompus... Il partage le logement d'un maître allemand, Augustin Vincent Caminade, venu à Paris avec ses deux élèves, les frères Northoff. Parfois, après le repas, Érasme s'attarde au coin du feu et bavarde avec son collègue : les deux précepteurs échangent leurs impressions, ils confrontent leurs méthodes d'enseignement, ils discutent de la meilleure façon d'apprendre à leurs élèves les secrets de la conversation latine. Sans doute pour obliger Caminade, qui lui rend à l'occasion quelques menus services, Érasme va jusqu'à coucher sur le papier des ébauches, des canevas d'entretiens familiers, des exemples de formules à utiliser dans la rue, en promenade, au jeu, à table. Caminade utilisera avec ses élèves cette sorte de « Méthode Assimil ». Sans doute annote-t-il cet instrument de travail, ajoutant ici un titre, là une variante, là encore le nom d'un personnage, ou encore quelque mot en langue vulgaire.

4. Sur la genèse des *Colloques* voir F. BIERLAIRE, *Un manuel scolaire : les « Familiarum colloquiorum formulæ » d'Érasme*, dans *Les Études classiques*, t. 36, pp. 125-139, Namur, 1968 ; *Érasme et Augustin Vincent Caminade*, dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. 30, pp. 357-362, Genève, 1968.

Vingt ans plus tard, en 1518, un exemplaire de ce livre du maître tombe entre les mains d'un jeune Liégeois, Lambert de Hollogne, qui le vend à l'imprimeur bâlois Jean Froben. Ce dernier l'imprime immédiatement, précédé d'une préface de l'humaniste de Sélestat, Beatus Rhenanus, qui n'a même pas pris la peine de revoir le texte, laissant ultérieurement ce soin à Érasme, son auteur !

Celui-ci, tout en reconnaissant avoir, vingt ans plus tôt, dicté, en se jouant, des bribes de conversation, désavoue cet ouvrage truffé d'affreux barbarismes, dont il dresse d'ailleurs une liste sommaire dans une lettre du 1^{er} janvier 1519. Il s'empresse cependant de faire paraître une édition remaniée de ces « Formules d'entretiens familiers », bientôt suivie d'une deuxième dans la même année 1519. Jusqu'en 1522, cette édition subreptice, dont Érasme ne reconnaît pas la paternité, mais que tous les contemporains lui attribuent, connaîtra un énorme succès, puisque nous en avons conservé une cinquantaine d'éditions !

L'ouvrage se présente sous la forme d'une conversation entre deux amis, Christian et Augustin, sans doute Christian Northoff et Augustin Caminade : « Bonjour. — Comment vas-tu ? — Bien. — J'en suis heureux. — Je te dérange peut-être. — Absolument pas. — Tu étudies sans arrêt. — Allons, tu te moques de moi. — Non, je dis ce que je pense. — Pourquoi suis-je resté si longtemps sans te voir ? — J'étais très occupé... ».

Cet échange de banalités est prétexte à de singuliers exercices de synonymie et d'abondance verbale : chaque question, chaque réponse, est une formule que l'on peut exprimer de mille façons. Érasme nous donne toutes les variantes possibles, de telle sorte que la formule simple se décuple, se transforme en une enfilade de mots :

« AUGUSTIN. — Tu étudies sans cesse. Tu étudies jour et nuit. Tu es assidu à l'étude. Tu ne mets aucune mesure dans ton travail. Tu t'épuises par un travail immodéré. Tu ne mêles à ton travail aucun moment de repos. Tu n'interromps jamais tes activités intellectuelles. Tu te dépenses trop. Tu étudies sans arrêt. »

On comprend que les lecteurs de ces « Formules d'entretiens familiers » acquièrent un vocabulaire précis et nuancé. Parfois, entre deux formules, nous trouvons une véritable leçon de voca-

bulaire ou quelque judicieux conseil, comme par exemple celui d'utiliser tel ou tel mot de préférence à tel autre, ou d'éviter une construction que l'humaniste n'hésite pas à qualifier de « latin de cuisine ».

Toutes ces formules débouchent sur le récit d'un banquet, véritable leçon de gastronomie, où les convives évoquent les bienfaits du vin, étudient les conditions requises pour réussir une réception, dissertent sur la saveur de différentes viandes, à grand renfort de citations tirées de l'*Histoire naturelle* de Pline. Il s'agit, ni plus ni moins, de nous offrir des modèles de propos de table.

A la fin du repas, nous avons droit à un cours de grammaire systématique : un des convives explique à ses commensaux l'usage des verbes exprimant l'achat ou la vente, la construction des verbes d'estimation et d'accusation, de ceux exigeant un double accusatif, n'hésitant pas à donner les temps primitifs de ces verbes, les adjectifs dérivés, ou même les équivalents français ou allemands...

*
* *

En 1522, devant l'extraordinaire succès d'une œuvre dont il avait peut-être méconnu l'intérêt, Érasme va remanier son texte de fond en comble⁵. Jusque là, il n'avait fait qu'apporter quelques retouches à l'ébauche dictée vingt années auparavant à Caminade. L'ouvrage qui paraît à Bâle en mars 1522 est un épais volume de cent cinquante pages intitulé : « Formules d'entretiens familiers d'Érasme, utiles aux jeunes gens non seulement pour polir leur style mais aussi pour régler leur vie ». Il ne s'agit plus seulement d'apprendre à parler, mais bien d'apprendre à vivre !...

Plutôt que de proposer à ses lecteurs une suite fastidieuse de questions et de réponses, Érasme commence par leur donner quelques conseils pratiques de savoir-vivre : il énumère les occasions où il est poli de saluer, celles où il est incivil de le faire. Ce préambule est suivi d'une longue série d'exemples. S'inspirant manifestement de Plaute, l'humaniste nous offre d'abord une liste

5. Voir F. BIERLAIRE, *La première édition reconnue des Colloques d'Érasme*, dans *Les Études classiques*, t. 37, pp. 44-59, Namur, 1969 ; *Le « libellus Colloquiorum » de mars 1522 et Nicolas Baechem dit Egmondanus*, dans *Scrinium Erasmianum*, t. I, pp. 55-81, Leyde, 1969.

des « bonjours affectueux de deux amoureux », puis il montre comment marquer notre considération à quelqu'un, notant au passage les expressions populaires et les formules érudites. Ensuite, il signale que souhaiter du bien à un interlocuteur peut remplacer avantageusement la banale formule de salutation, et il nous montre comment le faire lorsque l'on s'adresse à une femme enceinte, à un commensal, à quelqu'un qui éternue, à quelqu'un qui entreprend une affaire. Il passe alors aux formules d'adieu, avant d'en venir à la manière de remettre le bonjour à un ami par l'intermédiaire d'un tiers ou d'accueillir un voyageur.

Après l'échange du traditionnel salut vient le début de la conversation proprement dite. Érasme soumet à ses lecteurs diverses formules de conversation à utiliser lors d'une première rencontre, *in primo congressu*. Les formules connues se déploient maintenant à l'intérieur de petits dialogues, qui sont loin d'être uniquement des modèles de conversation. Érasme parvient déjà à tenir ses lecteurs en haleine, en faisant évoquer par ses personnages les sujets les plus divers : le sort malheureux des pensionnaires du collège de Montaigu, la guerre, l'ambition des monarques, la vocation religieuse, l'influence pernicieuse des moines et des théologiens...

Avec ces saynètes, mais surtout avec les *Alia in congressu*, les « Autres modèles de conversations » qui leur font suite, nous assistons véritablement à la naissance des *Colloques*. Érasme se détache peu à peu des exercices de synonymie et d'abondance verbale ; de l'utilitaire, il passe à l'utile : aux formules de conversation latine, il « juxtapose en passant diverses discussions susceptibles de favoriser les bonnes mœurs » ; « indépendamment de la pureté du style, il introduit des instructions sur la religion ». Ce sont ses propres paroles. Il veut maintenant « montrer les folles passions du monde et ses opinions absurdes ». Les titres de ces premiers dialogues sont suffisamment éloquentes : « La chasse aux bénéfices », « Les vœux imprudents », « La confession du soldat », « Le pieux entretien ».

Pourtant, après une cinquantaine de pages, où la littérature et la contestation prennent le pas sur la grammaire, les formules reprennent leur cours normal pour déboucher, comme jadis, sur le récit d'un banquet. Mais Érasme, non content de remédier aux improvisations, de combler les lacunes des éditions antérieures, se

montre cette fois soucieux de faire de ces propos de table le premier de ses *Convivia* qu'il rattache d'ailleurs à la tradition platonicienne et qu'il appellera bientôt *Convivium profanum*, « Banquet profane ». Ce sera l'un des premiers colloques visés par ses détracteurs car il contient de graves propos sur les constitutions de l'Église sur le jeûne et l'abstinence. Voilà à quoi l'on s'expose lorsque l'on veut inculquer à son filleul les rudiments de la piété !

Dès 1522, les *Colloques* sont nés : à l'origine simples exercices latins sous forme dialoguée, ils sont devenus œuvre de morale et de piété chrétienne. Outre le plaisir de la lecture et le moyen de polir le langage, on va désormais y trouver de quoi aussi former les mœurs, ainsi que des éléments de *Philosophia Christi* pratique. L'ouvrage s'augmentera chaque année de quelques nouveaux dialogues et deviendra, selon l'expression du Père Bouyer, une sorte de « bréviaire des idées érasmiennees » sur les problèmes sociaux, politiques ou religieux de l'époque. C'est toute la société du XVI^e siècle qui défilera sous nos yeux : laïcs, religieux, enfants, vieillards, soldats, femmes cultivées, mégères, courtisanes, poètes, grammairiens, aventuriers, mendiants, aubergistes, voyageurs, maquignons, alchimistes... C'est un véritable tableau des mœurs du temps qui nous sera proposé.

Érasme a écrit une cinquantaine de colloques ou entretiens de deux ou plusieurs personnes. Ce n'est pas sans raison qu'il a choisi la forme dialoguée⁶. Forme normale de la relation sociale, le dialogue permet d'enseigner avec facilité et agrément une matière même rébarbative, de présenter des vérités, un enseignement avec l'illusion de la vie, c'est-à-dire de la conversation familière et gratuite. Il attire, retient l'attention du lecteur qui se pique au jeu et prend, sans s'en rendre compte, parti pour l'un des antagonistes. Laissant une grande liberté de mouvements et de nuances, le dialogue est un moyen didactique d'une rare souplesse. « Surtout, il convient à une certaine pédagogie qui enseigne par attrait plutôt que par force et qui, devant faire vivre ou revivre une langue, fait fond sur la réalité vivante de la simple conversation. » Le dialogue, enfin, autorise toutes les audaces car ce n'est

6. A ce sujet, voir M. DERWA, *Recherches sur le dialogue didactique des Humanistes à Fénelon*, thèse de doctorat inédite, Liège, 1963 ; *Le dialogue pédagogique avant Érasme*, dans *Actes de la Commémoration nationale d'Érasme*, pp. 52-60, Bruxelles, 1970.

pas l'auteur mais son personnage qui semble défendre une thèse. Érasme ne manquera jamais de le rappeler à ses censeurs : « Si l'on m'oblige à me garder des propos sérieux ou moqueurs tenus dans les *Colloques* par tel ou tel personnage, écrit-il dans une de ses *Apologies*, on me fait tomber sous le joug d'une bien dure loi, car je mets en scène dans cette œuvre des hommes pieux autant que des impies, des érudits autant que des ignorants, des sots autant que des sages. »

Les vertus didactiques du dialogue furent utilisées très tôt en vue de l'enseignement des langues. Le monde gréco-romain connaissait déjà les lexiques dialogués composés de phrases usuelles, d'un vocabulaire très simple, décrivant en grec et en latin de courtes scènes opposant en général un maître et son élève. Le Moyen Âge n'oublia pas tout à fait cette méthode vivante d'enseignement du latin. Nous avons notamment conservé un « Colloque⁷ » du XI^e siècle écrit en anglo-saxon avec traduction latine où chaque enfant tient le rôle d'un artisan, parle de son métier avec des expressions appropriées et donne un aperçu de sa vie d'écolier.

Le dialogue fut donc de tout temps un remarquable instrument didactique. Érasme excelle dans ce genre hérité de l'Antiquité où s'étaient illustrés Platon, qui en avait fait une méthode d'investigation philosophique, et surtout Lucien, qui s'attribue le mérite de l'« avoir forcé à sourire ». Érasme, bien sûr, fait davantage penser ici à Lucien⁸ : ses *Colloques* sont autant de « petites comédies en un acte » ; certains, d'ailleurs, furent joués au théâtre.

L'auteur des *Amours* occupe une place de choix parmi les sources des *Colloques*. Plusieurs dialogues sont directement inspirés de l'œuvre de Lucien qu'Érasme connaissait bien pour l'avoir traduite partiellement en latin. L'humaniste emprunte notamment à son illustre prédécesseur l'argument de son *Charon* et du petit divertissement qu'est *L'imposture*, où chacun des personnages fait des vers, non sans le savoir, comme chez Molière, mais sans que l'autre s'en aperçoive. Érasme puise également dans Lucien des passages entiers qu'il insère dans ses *Colloques*, après les avoir

7. On en trouvera des extraits traduits en français dans P. RICHÉ, *De l'éducation antique à l'éducation chevaleresque*, pp. 97-99, Paris, 1968.

8. Voir M. HEEP, *Die Colloquia Familiaria des Erasmus und Lucian*, Halle, 1927.

mis au goût du jour. L'emprunt le plus intéressant est, à cet égard, l'extrait de la lettre de la Vierge Marie à Glaucoptulus (qui personnifie Ulrich Zwingli) dans *Le pèlerinage* : la Vierge se plaint des incessantes requêtes des mortels. Un dieu païen tient le même langage dans *Icaroménippe ou le voyage aérien*...

Il serait trop long de dresser la liste de toutes les sources d'Érasme, sources d'anecdotes, de citations ou d'extraits particuliers. Trois auteurs méritent cependant une mention spéciale : Plutarque, Aristote et Pline l'Ancien. Dans Plutarque, Érasme puise tous ses *Apophthegmes* ou « paroles mémorables », ainsi que ses anecdotes sur les hommes illustres de l'Antiquité grecque et romaine. De Plutarque aussi sont les considérations énoncées dans *L'accouchée* sur l'allaitement maternel, ainsi que les *Préceptes conjugaux* qu'Eulalie utilise dans *La femme qui se plaint du mariage* pour essayer de ramener à de meilleurs sentiments la bouillante Xanthippe. En ce qui concerne Aristote, c'est le naturaliste plus que le philosophe qui semble retenir l'attention d'Érasme, bien que les définitions de l'âme que proposent les deux personnages de *L'accouchée* semblent être extraites du *De anima*. Par contre, dans *Le jeu de dés*, Érasme se livre à un pillage systématique de la *Génération des animaux* et de l'*Histoire des animaux*. De Pline l'Ancien, enfin, Érasme utilise l'*Histoire naturelle*, se contentant souvent, en particulier dans *L'amitié*, de recopier textuellement un auteur qu'il a édité et qu'il apprécie particulièrement parce que, dit-il, « il nous enseigne les réalités du monde ». Signalons aussi qu'Érasme cite parfois Théophraste à travers Pline, comme il lui arrive souvent de citer Platon ou quelque autre auteur à travers quelque compilateur ou auteur de florilège : Macrobe et Aulu-Gelle chez les Latins, Athénée chez les Grecs. Il est d'ailleurs lui-même un compilateur et la plupart des citations, des formules heureuses, des expressions pittoresques dont il use, se retrouvent dans ses *Adages*. Lui aussi a constitué son cahier de « lieux communs », en parcourant les auteurs classiques la plume à la main. A son tour, il prépare la moisson de ses jeunes lecteurs.

Les emprunts aux auteurs contemporains, modernes, dirons-nous, sont rares dans les *Colloques*. Nous en signalerons néanmoins trois. L'influence de Chaucer est certaine dans les deux dialogues où il est question d'alchimie : Érasme, manifestement, s'inspire

des *Canterbury Tales*⁹. Par ailleurs, un long passage de « La femme qui se plaint du mariage » est emprunté à tout un folklore médiéval principalement germanique et flamand, mais aussi français ou franco-bourguignon¹⁰. Enfin, l'humaniste reprend, dans « Le jeune homme et la fille publique » le thème très répandu du pieux jeune homme ramenant dans le droit chemin une fille perdue, puisé dans une source littéraire : l'histoire de l'ermite Paphnuce et de la courtisane Thaïs, racontée par une religieuse allemande et très populaire à la Renaissance¹¹.

Ces emprunts à des littératures en langues vulgaires n'impliquent pas qu'Érasme ait lu ces œuvres¹². Les histoires qu'elles racontent appartiennent au folklore autant qu'à la littérature. Érasme peut en avoir pris connaissance par des conversations avec son entourage, avec ses amis, dont les renseignements ou les souvenirs donnent parfois naissance à l'un ou l'autre colloque. Ainsi, *Naufragium* nous conte la perte d'un navire écossais au large des côtes de Frise, d'après le témoignage d'un témoin oculaire. De même, les anecdotes sur les princes de l'époque qui composent le *Convivium fabulosum* n'ont sans doute pas été puisées dans les chroniques du temps mais ont été rapportées à Érasme par des courtisans de ses amis¹³.

L'humaniste va souvent jusqu'à nous conter les aventures survenues à ses proches ou à mettre en scène, sous un nom d'emprunt, l'un ou l'autre de ses familiers : ce sont deux de ses serviteurs qui jouent aux dés dans *Talorum lusus* ; c'est sa propre gouvernante Marguerite qui importune les invités du *Banquet des poètes*. Le jeune homme qui tente de sauver une prostituée est sans doute Conrad Pellican. Quant à Thomas More, il est certainement l'un des plaisantins de *L'exorcisme*. Parfois, l'ami apparaît sous son vrai nom, tel l'Anversois Pierre Gilles, dans le chant nuptial qui lui est dédié.

9. Voir H. de VOCHT, *Chaucer and Erasmus*, dans *Englische Studien*, t. 41, pp. 385-392, Leipzig, 1910.

10. Voir J.-C. MARGOLIN, *Érasme et la « femme sauvage »*. *Essai paradoxal d'interprétation maniériste*, dans *Recherches érasmiennes*, pp. 98-127, Genève, Droz, 1969.

11. Voir P. SMITH, *A key to the Colloquies of Erasmus*, dans *Harvard Theological Studies*, t. 13, pp. 21-24, Cambridge (Mass.) 1927.

12. Sur Érasme et les langues vulgaires, voir L.-E. HALKIN, *Érasme et les langues*, dans *Revue des langues vivantes*, t. 25, pp. 566-579, 1969.

13. A ce sujet, on consultera l'ouvrage récent de E. GUTMANN, *Die Colloquia Familiaria des Erasmus von Rotterdam*, Bâle et Stuttgart, 1968.

Les *Colloques* étant souvent le reflet des combats livrés par leur auteur, ce dernier ne manque jamais l'occasion d'y caricaturer ses adversaires, qu'il s'agisse d'Henri Eppendorf dans « Le chevalier sans cheval », d'Albert Pio, prince de Carpi dans « Les obsèques séraphiques » ou du prédicateur franciscain Metardus dans « Le sermon », où, par la grâce d'une consomme supplémentaire, Metardus devient Merdardus... Il s'agit là d'œuvres de polémique : Érasme règle ses comptes et il ménage d'autant moins ses adversaires qu'il pourra toujours se disculper en faisant endosser par ses personnages la responsabilité de ses propos venimeux. Tous ces dialogues serrent de près l'actualité : les « Obsèques séraphiques » suivent la mort d'Albert Pio, qui s'était fait enterrer dans l'habit franciscain, et le « Sermon » est la réponse d'Érasme aux critiques proférées quelques mois plus tôt, à la diète d'Augsbourg, contre l'interprétation érasmiennne du *Magnificat*...

L'actualité est donc bien la grande source d'inspiration d'Érasme : c'est dans la vie de tous les jours qu'il puise ses meilleurs sujets. Les *Colloques* sont un livre qui grossit au gré des événements et des discussions du moment¹⁴. Érasme s'est donné pour but de « montrer les folles passions du monde et ses opinions absurdes », afin de préparer ses jeunes lecteurs à la vie. Ce didactisme moral est présent dans tous les dialogues. Chacun d'eux est une leçon d'esprit critique : Érasme se pose en juge, en censeur ; il dénonce les abus, il montre les travers et exploite sa verve satirique et ses talents de conteur pour tenter d'influencer l'opinion ou en tout cas pour lui ouvrir les yeux. Il ressemble aux auteurs de « billets » de nos grands journaux qui trouvent chaque jour une nouvelle cible où planter leurs traits. Rien ne lui échappe. C'est un peu comme si la Folie était descendue de sa chaire, avait décidé de se faire mettre en scène de la bêtise humaine.

Tout spectacle demande des vedettes : Érasme a bien sûr ses cibles favorites, ses thèmes de prédilection : la guerre, les moines, les pratiques religieuses où se mêle la superstition, les sciences occultes, le mariage... Passons-les en revue.

Avant de consacrer plusieurs dialogues à la carrière des armes, Érasme avait déjà exprimé plus d'une fois sa haine de la guerre

14. Voir, par exemple, M. BATAILLON, *J. L. Vivès, réformateur de la bienfaisance*, dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. 14, pp. 141-158, Genève, 1952.

et son aversion pour ceux qui la prêchent¹⁵. Dans le dialogue intitulé *Charon*, il se fait d'ailleurs traiter par le nocher des enfers de « polygraphe qui, avec sa plume, ne cesse d'invectiver contre la guerre et d'exhorter à la paix ». « Peu importe, réplique Alastor, voilà belle lurette qu'Érasme ne prêche qu'à des sourds. »

Trois colloques permettent à Érasme de poursuivre sa croisade en faveur de la paix. Ils sont presque contemporains : « La confession du soldat » date de 1522, « Le soldat et le chartreux » de 1523, de même que *Charon*, bien que ce dialogue n'ait été publié dans les *Colloques* qu'en 1529.

La Confession du soldat, c'est le retour de la guerre de « l'audacieux » Thrasymaque. Boiteux, il n'ose même plus rentrer chez lui, car il revient comme un mendiant : courtisanes, cabaretiers et compagnons de jeu lui ont ravi le fruit de ses rapines. Il est même incapable de raconter ses combats à son ami Hannon : « Il y avait tant de tintamarre, de fracas, de bruit de trompettes, de sonneries de cuivres, de hennissements et de vociférations que je ne comprenais plus rien à ce qui se passait. C'est à peine si je savais encore où je me trouvais moi-même. » Il a pourtant pas mal d'exactions à se reprocher ! Mais il va aller confesser tous ses péchés, de préférence à un prêtre sans cervelle ni jugement qui lui donnera sûrement l'absolution. Hannon va troubler la sérénité de sa conscience :

« HANNON. — Comment feras-tu pour réparer ces crimes ?

THRASYMAQUE. — On m'a dit que les faits de guerre n'exigeaient pas réparation : tout ce qui est fait pour la guerre est fondé en droit.

HANNON. — Le droit de la guerre, sans doute !

THRASYMAQUE. — Tu l'as dit.

HANNON. — Mais ce droit est la pire des injustices. Ce n'est pas le patriotisme, c'est la cupidité qui a fait de toi un combattant.

THRASYMAQUE. — Je l'avoue, et je crois que bien peu se font soldats pour des motifs plus nobles que les miens.

15. Sur ce sujet, voir L.-E. HALKIN, *Érasme, la guerre et la paix*, dans *La revue nouvelle*, t. 50, pp. 237-253, 1969. Nous reproduisons la traduction de L.-E. HALKIN, *Les Colloques d'Érasme*. Textes choisis, traduits et annotés, Bruxelles, 1946.

HANNON. — C'est quelque chose de ne pas être seul à faire fausse route !

THRASYMAQUE. — Du haut de la chaire, un prédicateur a déclaré que la guerre était juste.

HANNON. — Cette chaire ne ment pas souvent ! Mais que la guerre paraisse juste au prince, il ne s'ensuit pas qu'elle soit juste aussi pour toi.

THRASYMAQUE. — J'ai entendu dire par des rabbins qu'il est légitime à tout homme de vivre de son métier¹⁶.

HANNON. — Beau métier que de brûler les maisons, piller les églises, déshonorer les nonnes, dépouiller les malheureux, massacrer les innocents !

THRASYMAQUE. — Les bouchers sont bien payés pour tuer des bœufs. Pourquoi nous reprocher de tuer des hommes ? »

Dans *Le soldat et le chartreux*, Érasme revient sur le thème de la guerre juste et, comme le faisait Zwingli en Suisse à la même époque, s'en prend une nouvelle fois aux mercenaires qui, « abandonnant au foyer femme et enfants, se précipitent à la guerre, engagés moyennant un vil salaire pour égorger leurs semblables, au péril même de leur propre vie ». Le soldat pense qu'il est permis de tuer l'ennemi. « Oui, sans doute, réplique le chartreux, lorsqu'il attaque votre patrie. C'est même un devoir de combattre pour ses enfants et sa femme, pour ses parents et ses amis, pour ses autels et ses foyers, pour la tranquillité publique. Quel rapport y a-t-il entre ces choses-là et votre service mercenaire ? Pour moi, si vous étiez mort dans cette guerre, je n'aurais pas donné de votre âme une noix creuse. » Ici comme dans la *Confession du soldat*, Érasme insiste beaucoup sur ce point : le soldat ne doit pas être sûr de la rémission de ses péchés car, dit-il, son âme est aussi pure que le cloaque de la rue Maubert à Paris et il est à craindre qu'elle ne sente beaucoup plus mauvais encore devant Dieu et ses anges !

Le dialogue intitulé *Charon* nous montre le nocher des enfers en quête d'un nouveau bateau, car l'affluence de clients menace

16. La même idée se retrouve déjà dans l'adage *Dulce bellum inexpertis*, texte édité et traduit par Y. Remy et R. Dunil-Marquebreuca, dans *Collection Latomus*, t. VIII, pp. 70-72, Bruxelles, 1953.

de faire couler sa vieille barque : « Trois grands monarques, excités par la haine, se ruent à leur perte mutuelle. Il n'est pas une province chrétienne qui échappe aux horreurs de la guerre, car les grands monarques entraînent tous les autres dans leur concert belliqueux. Les esprits sont échauffés à ce point que nul ne veut céder, pas plus le Danois que le Polonais ou l'Écossais. Naturellement, le Turc en profite pour s'agiter ; de cruels dangers se préparent, tandis que la peste ravage l'Espagne, l'Angleterre, l'Italie et la France. En outre, une épidémie nouvelle, née de la diversité des opinions, a si bien faussé les esprits qu'il n'est plus sur terre de véritable amitié. Le frère se défie de son frère, la femme ne s'entend plus avec son mari. Et si l'on en vient aux mains après ces assauts de langue et de plume, il est permis d'espérer qu'un merveilleux fléau s'abattra sur le genre humain. » Tout va donc pour le mieux sur les bords du Styx, mais Charon craint que quelque mauvais génie ne vienne tout remettre en question. Alastor le rassure : « N'oublie pas que nous avons des alliés qui rivalisent de zèle pour notre cause avec les Furies elles-mêmes. (...) Ce sont certains êtres couverts de manteaux noirs et blancs, ou de robes couleur de cendre, riches enfin d'un plumage varié. Ils ne quittent pas la cour des princes ; ils leur apprennent l'amour de la guerre ; ils élèvent dans le même sentiment les grands et les petits ; ils proclament, dans leurs prônes évangéliques, que la guerre est juste et sainte, telle une œuvre pie. Ce qui rend plus étonnante encore la force d'âme des hommes, c'est que ces hérauts de Dieu tiennent les mêmes propos à chacun des adversaires. Aux Français, ils prêchent que Dieu combat pour la France et qu'on ne saurait être vaincu quand on a un tel protecteur. Aux Anglais et aux Espagnols, ils disent que cette guerre n'est pas conduite par l'empereur, mais par Dieu ; qu'ils montrent leur valeur, et la victoire est à eux. D'ailleurs, le combattant frappé à mort ne périt pas : il s'envole vers le ciel avec armes et bagages. »

Dès les premières saynètes qui composent l'édition de 1522, Érasme dénonçait déjà l'influence pernicieuse de ces moines et théologiens, « qui jettent de l'huile sur le feu et poussent à la guerre, tout en se mettant à l'abri derrière les premières lignes ». Alastor lui-même les appelle « contrefacteurs de la religion ». Charon se demande ce qui les pousse à prêcher la guerre avec un si beau zèle : c'est que, explique Alastor, « ils tirent des mourants plus de béné-

fice que des vivants, grâce aux testaments, aux anniversaires, aux bulles et à beaucoup d'autres avantages nullement méprisables. Enfin, ils préfèrent vivre dans les camps et non dans les cellules. La guerre a fait évêques beaucoup de pauvres diables du temps de paix ».

C'est la cupidité, le goût du lucre, l'amour du gain qui poussent tous ces mauvais moines à prêcher la guerre, à se presser au chevet des mourants, à attirer les jeunes gens dans les cloîtres. Les *Colloques* ne manquent pas de portraits féroces d'ecclésiastiques coureurs de testaments et voleurs d'enfants. Gilles, dans une courte scène des « Formules » de 1522, écarte soigneusement cette engeance de sa fille ; les parents de *La jeune fille ennemie du mariage* ne l'ont pas fait : dans *La jeune fille repentante*, nous voyons Catherine regretter amèrement de s'être laissé convaincre. Elle pourra finalement quitter le couvent. Sa dot, par contre, y restera... Dans *L'enterrement*, c'est le pauvre Georges Baléaric et sa famille qui sont victimes de la rapacité sordide des ordres mendiants. Le sort de ses éventuels légataires sera vite réglé : l'épouse entrera au béguinage, le fils aîné se fera prêtre, le cadet franciscain, l'une des filles clarisse, l'autre se consacrant à sainte Catherine de Sienne.

Les moines mis en scène par Érasme semblent, pour la plupart, faire consister l'agrément de la vie « dans les plaisirs du lit, de la table, dans le droit de satisfaire ses caprices, dans l'argent, et les honneurs ». Ainsi Antrone, dans *Le père abbé et la femme instruite* : d'une ignorance crasse, — son nom équivaut en grec à un brevet d'ânerie, — il n'a pas le temps d'étudier, partagé qu'il est entre la chasse, les chevaux et la vie de cour. Il se heurte à une femme cultivée, qui rappelle la fille aînée de Thomas More et qui tente, sans succès, de lui faire comprendre que « la sagesse, c'est de comprendre qu'il n'est point pour l'homme de bonheur en dehors des biens spirituels ; que la fortune, les honneurs et la naissance ne peuvent le rendre plus heureux ou meilleur ».

Il est pourtant de bons moines, tels les deux franciscains qui apparaissent dans le colloque du même nom. « Que faites-vous donc ? » leur demande l'aubergiste. — « Ce que nous pouvons. Suivant le talent que Dieu nous a donné, nous consolons, nous exhortons, nous avertissons, nous reprenons, quand l'occasion se présente. Nous prêchons quelquefois lorsque nous rencontrons des pasteurs muets. S'il ne nous est pas donné d'être utiles, nous

tâchons de ne scandaliser personne par nos mœurs et par notre langue.»

Ils arrivent à point dans ce village, ces bons moines. Le pasteur de l'endroit, en effet, n'est excellent que pour l'aubergiste. « Il boit ici des journées entières, dit ce dernier ; personne ne m'amène plus de compagnons de bouteille que lui ni de meilleurs, à mon grand profit. (...) Personne n'a une voix plus sonore que lui dans le poêle, et à l'église il beugle à plein gosier. Je ne l'ai jamais entendu prêcher. (...) Il prétend qu'il est fort instruit dans les Saintes Écritures ; mais tout ce qu'il sait à cet égard, il l'a appris sous le sceau de la confession, et il lui est défendu d'en faire part aux autres.» Le clergé séculier, on le voit, en prend aussi pour son grade. Il est vrai que ses mœurs, à l'époque d'Érasme, étaient souvent suspectes. La satire de l'humaniste ne choquait que ceux qu'elle dénonçait. Elle scandalise en tout cas sans doute davantage le lecteur d'aujourd'hui que celui du XVI^e siècle.

À côté des mauvais moines et des mauvais pasteurs, il y a aussi les mauvais chrétiens, ceux qui font consister la piété en de vaines pratiques religieuses. Ces pèlerins, par exemple, qui abandonnent au foyer femme et enfants parce qu'ils se croient tenus par un vœu prononcé à la légère au cours d'une beuverie¹⁷. Érasme met un de ces inconscients en scène dans *Les vœux imprudents* : « On couvre du nom de religion la superstition, l'inconstance, la folie, la témérité, dit-il, et, contrairement à la doctrine de saint Paul, le déserteur des siens gagne la palme de la sainteté et se flatte d'avoir satisfait à tous les devoirs de la piété ! » Et il ajoute : « Je ne pense pas que la piété chrétienne se porterait plus mal si personne ne courait à Jérusalem, mais cherchait dans les livres saints les vestiges du Christ et utilisait l'énergie et l'argent ainsi épargnés à soulager les pauvres ». Dans le même dialogue, il s'insurge contre une autre plaie de l'époque, les indulgences. Il veut avertir le peuple de ne pas mettre toute sa confiance dans des indulgences plénières ou dans des bulles, à moins d'avoir aussi le souci de changer de vie et de corriger ses mauvais instincts : le salut d'un homme ne peut dépendre d'un parchemin, mais de la réforme de ses passions !

Avec le colloque intitulé *Le naufrage*, nous ne quittons pas le domaine des vœux imprudents, mais nous abordons aussi celui du

17. Voir L.-E. HALKIN, *Érasme pèlerin*, dans *Scrinium Erasmianum*, t. II, pp. 239-252, Leyde, 1969.

culte des saints. Érasme se moque féroce­ment de ces naufragés qui promettent n'importe quoi pour échapper au naufrage et qui ne savent plus à quel saint se vouer. Seul Adolphe trouve grâce à ses yeux, car lui s'adresse directement à Dieu, et il en explique la raison avec beaucoup d'humour : « Le ciel est vaste. Si j'avais recommandé mon salut à un saint, par exemple à saint Pierre, qui m'aurait peut-être entendu le premier, parce qu'il se tient à la porte, avant qu'il soit allé trouver Dieu, avant qu'il lui ait exposé ma cause, j'aurais péri. (...) Je m'adressais donc directement à Dieu, en lui disant « Notre père qui êtes aux cieux ». Pas un saint n'entend plus rapidement que lui et ne donne plus volontiers ce qu'on lui demande ».

Érasme reviendra sur les pèlerinages et les superstitions dans *Le pèlerinage*, qui contient une description du sanctuaire de Notre-Dame de Walsingham, lieu de pèlerinage très en vogue au XVI^e siècle. Érasme lui-même s'y rendit en compagnie de son ami John Colet¹⁸.

Parmi les pratiques qu'Érasme range au nombre des superstitions, il faut aussi citer les mortifications excessives et les « observances judaïques ». Érasme vise en particulier l'usage abusif du jeûne et de l'abstinence, auquel il consacre des pages virulentes dans le *Banquet profane*¹⁹. Il s'en expliquera dans le plaidoyer qu'il écrira en 1526 pour ses *Colloques* : « Je dénonce là les superstitions de certaines personnes qui estiment ces pratiques plus qu'il ne faut et qui en négligent d'autres qui conduisent davantage à la piété véritable. Je condamne la cruauté de ceux qui les imposent à des personnes que l'esprit de l'Église en dispense et la fausse dévotion de ceux qui blâment leur prochain pour de semblables choses ». La majeure partie du colloque *L'Ichthyophagie* traite du même sujet. Il s'agit d'un passionnant dialogue entre un marchand de poissons et un boucher, ce dernier interpellant son concurrent pour lui annoncer que la cour de Rome autorise dorénavant chacun à manger viande ou poisson selon sa fantaisie. On comprend que, dans ces conditions, la discussion soit animée. C'est le boucher qui aura le mot de la fin : « Alors que tout doit être ramené à la

18. L.-E. HALKIN, *Le thème du pèlerinage dans les Colloques d'Érasme*, dans les *Proceedings*, sous presse, Rotterdam, 1970.

19. Nous avons étudié ces pages dans *Scrinium Erasmianum*, t. I, pp. 55-81, Leyde, 1969.

foi et à la charité, ces deux vertus sont étouffées par les pratiques superstitieuses. Car il est bien éloigné de la foi évangélique, celui qui compte sur ces démonstrations, et il est bien loin de la charité chrétienne, celui qui, pour le manger et le boire, en quoi chacun est libre, irrite son frère, pour la liberté duquel le Christ est mort ».

Si Érasme n'épargne pas les superstitieux, il n'a non plus aucune pitié pour les sots, les crédules, qui croient aux sciences occultes, à la magie, à l'astrologie, à la chiromancie. Les portraits d'escrocs, les récits d'impostures ne manquent pas dans les *Colloques*.

Dans l'*Alchimie*, il nous présente un honorable vieillard se faisant duper par un prétendu alchimiste, qui lui promettait de fabriquer de l'or. Dans *La mendicité*, nous voyons Misopon utiliser le même subterfuge pour vivre. Son ami Iridès préfère mendier : il a toute la sympathie d'Érasme : plutôt que de berner son prochain, mieux vaut encore vivre à ses crochets. Dans l'*Exorcisme*, nous faisons la connaissance de joyeux drilles feignant des apparitions de démons et d'esprits et rendant fou un exorciste crédule. *Le maquignon* est aussi une histoire d'escroquerie, peut-être vécue par Érasme à l'occasion de l'un de ses nombreux voyages. Ces dialogues sont parmi les plus vivants qu'ait écrit Érasme. Il veut frapper les imaginations, mettre en garde les âmes simples... Ses portraits, inoubliables, sont parfois forcés, mais ils portent. Comment oublier le menteur invétéré de *L'ami du mensonge*, l'avare de *La sordide opulence*, le prétendu noble du *Chevalier sans cheval*, le prétendu chrétien, ayant sans cesse l'Évangile à la bouche mais menant une existence qui n'a rien d'évangélique, dans *Le cyclope* ?

Tous les *Colloques* d'Érasme sont de petits chefs-d'œuvre d'observation et d'exposition, mais les plus vivants, les plus modernes, sont ceux à travers lesquels se dessine le féminisme d'Érasme²⁰. L'humaniste estime en effet que la femme a droit, autant que l'homme, à la culture, à l'instruction, au bonheur personnel, à la liberté de pensée et d'action, pour autant que ces droits restent compatibles avec ses devoirs d'épouse et de mère. La condition absolue de cette émancipation véritable est le mariage chrétien²¹,

20. L.-E. HALKIN, *Érasme et l'humanisme chrétien*, p. 70, Paris, 1969.

21. De nombreuses et importantes études ont été consacrées à ce sujet. Citons : E. V. TELLE, *Érasme et le septième sacrement. Étude d'évangélisme matrimonial au XVI^e siècle et contribution à la biographie intellectuelle d'Érasme*, Genève, 1954 ; D. SCHMIDT, *Die Frau in den «Gesprächen» des Erasmus*, dans *Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde*, t. 44, pp. 11-36, Bâle, 1945 ; E. SCHNEIDER, *Das bild der Frau im Werk des Erasmus von Rotterdam*, Bâle et Stuttgart, 1955.

pour lesquels les colloques dits matrimoniaux, qui paraissent en 1523, sont de véritables plaidoyers : « Prenez un mari qui vous ressemble et fondez dans votre maison une nouvelle communauté dont votre époux sera le père et vous la mère », conseille Eubule à Catherine, dans *La jeune fille qui a horreur du mariage*. L'héroïne se désespère de ne pouvoir entrer au couvent et elle préférerait mourir, plutôt que de renoncer à sa virginité : « La virginité est une belle chose, lorsqu'elle est pure, lui explique Eubule. Mais il n'est pas nécessaire pour cela de vous mettre dans un couvent d'où plus tard il vous sera impossible de vous arracher. Vous pouvez conserver votre virginité chez vos parents (...) bien plus sûrement à mon avis qu'auprès de ces gros moines toujours gorgés de mangeaille. S'il faut vous le dire, ce ne sont pas des eunuques. On les appelle pères, et ils font souvent en sorte que ce nom leur appartienne de droit. Autrefois, les vierges ne connaissaient pas d'asile plus honnête que le toit de leurs parents. » Que la jeune fille qui ne désire pas se marier reste donc auprès de ses parents et n'aille pas s'enfermer dans un cloître. Mais que celle qui désire convoler prenne bien garde de conserver sa virginité, comme le fait la jolie Marie dans *Le soupirant et la jeune fille*. Qu'elle choisisse un époux en accord avec ses parents, à moins qu'ils ne lui imposent un monstre bien doté, comme il arrive à Iphigénie dans *L'union mal assortie*. Une fois mariée, elle essaiera de vivre chastement avec son époux, car la chasteté est chose très agréable à Dieu : « Je désire épouser une jeune fille chaste, déclare le soupirant Pamphile, afin de vivre avec elle chastement. Nous serons unis plutôt par l'âme que par le corps. Nous engendrerons pour l'État, nous engendrerons pour le Christ. Un tel mariage diffère-t-il beaucoup de la virginité ? Peut-être vivrons-nous ensemble un jour comme ont vécu Joseph et Marie. En attendant, nous apprendrons la virginité, car on n'arrive pas du premier coup à la virginité ».

Le divorce étant interdit, l'épouse, quel que soit son mari, n'a pas le droit d'en changer. « Par conséquent, il ne faudra rien négliger de prime abord pour que la bonne harmonie se développe et se fortifie entre le mari et sa femme. En cela la complaisance et la douceur font tout, car l'attachement que la beauté seule inspire est ordinairement passager », dit Eulalie dans *La femme qui se plaint du mariage*, avant de donner à Xanthippe la recette du vrai bonheur conjugal : « Je me suis d'abord appliquée à complaire

en toute chose à mon mari et à ne le contrarier en rien. J'étudiais son humeur et ses goûts, j'observais sur son visage ce qui lui était agréable ou déplaisant, à l'exemple de ceux qui apprivoisent des éléphants, des lions ou d'autres animaux que la violence ne peut dompter.» Écoutons encore cette femme de bon conseil dresser le portrait de l'épouse idéale : « Ayez soin que là maison soit bien entretenue, afin que votre mari n'éprouve pas le besoin d'en sortir. Soyez affable envers lui, sans oublier toutefois que la femme doit à son mari un certain respect. Point d'austérité, mais aussi point de coquetterie ; ne soyez ni prude, ni lascive. Que chez vous tout respire l'élégance. Vous connaissez les goûts de votre mari ; apprêtez-lui ce qu'il aimera le mieux. Soyez douce et prévenante pour ses amis ; invitez-les souvent à votre table. Faites en sorte que vos convives soient pleins de gaieté et d'entrain. Si par hasard, égayé par le vin, votre mari prend sa guitare, accompagnez-le de la voix. Vous l'habituez ainsi à rester à la maison... »

Tel doit être le véritable mariage chrétien, auquel Érasme a par ailleurs consacré un important traité. Les femmes ont souvent le beau rôle dans les *Colloques*, que ce soit l'épouse de l'aubergiste dans *Les Franciscains* ou la mère de famille du *Naufrage* : « Seule elle ne criait pas, ni ne pleurait, ni ne faisait de vœux ; elle se contentait de prier tout bas en serrant son enfant dans ses bras. » Même les suffragettes qu'Érasme, à l'exemple d'Aristophane, met en scène dans *L'assemblée des femmes* ne sont pas ridicules. Elles prennent des décisions tout empreintes de sagesse, et les reproches qu'elles adressent aux hommes ne sont pas injustifiés : « Ils nous excluent de toutes les charges, se plaint Cornélie, ils nous prennent uniquement pour leurs blanchisseuses, pour leurs cuisinières et dirigent toutes les affaires à leur gré. Nous leur laisserons les fonctions publiques et les travaux de la guerre. Mais il est juste que, pour l'éducation des enfants, la mère ait aussi son mot à dire. Peut-être même parviendrons-nous à remplir à notre tour les emplois publics. J'entends ceux de l'intérieur, qui ne nécessitent pas le port des armes. »

Voilà des propos étonnamment modernes, presque d'actualité ! ... Mais l'on ne trouve pas seulement des leçons de bonheur conjugal et domestique dans les *Colloques*. On peut peut-être y trouver aussi la recette du bonheur paisible, le secret du bonheur tout court. C'est dans *L'entretien des vieillards* qu'Érasme nous suggère la

méthode à suivre. Quatre amis de jeunesse dressent le bilan de leur existence. Seul le doux Glycion est satisfait du chemin parcouru. Marié à vingt-deux ans, veuf à trente, il s'est consacré à l'éducation de ses quatre enfants. Il exerce une charge publique assez honorable, qui le préserve du mépris sans l'exposer aux tracasseries des affaires. Content de son emploi, il n'en a jamais ambitionné d'autre et il s'en est acquitté de manière à l'ennoblir par lui-même. Il a vieilli ainsi parmi ses concitoyens, aimé de tous. « L'envie, dit-il, s'attache généralement au bonheur extraordinaire : la médiocrité en est exempte. Je me suis constamment appliqué à n'acquérir aucun avantage au détriment des autres. J'ai adopté pour principe, autant qu'il m'a été possible, ce que les Grecs appellent « l'éloignement des affaires ». Je ne me suis mêlé à aucune affaire, mais je me suis surtout tenu en dehors de celles qui ne pouvaient se traiter sans faire de tort à bien des gens. Ainsi, lorsqu'il s'agit de rendre service à un ami, je le fais sans me créer pour cela un ennemi. S'il me survient des démêlés avec quelqu'un, je les aplanis par une justification, je les éteins par des bons offices ou je les laisse s'assoupir en dissimulant. Je m'abstiens de tout procès ; s'il s'en présente, j'aime mieux sacrifier l'objet du litige que l'amitié. Je joue en tout le rôle de Micion : je ne fais mauvais visage à personne, je souris à tout le monde, je salue et resalue bénévolement ; je ne contrarie personne, je ne me mets au-dessus de personne, je laisse chacun trouver beau ce qu'il a. Ce que je ne veux pas qu'on sache, je ne le confie à personne ; je ne scrute point les secrets des autres, et si par hasard j'apprends quelque chose, je ne le répète jamais. Quant aux absents, ou je n'en dis rien, ou j'en parle avec bienveillance et en bons termes. La plupart des mécontents qui divisent les hommes viennent de l'intempérance de la langue. Je n'excite ni n'entretiens les haines de personne ; chaque fois que j'en trouve l'occasion, je les étouffe ou je les apaise. Voilà comment jusqu'à présent j'ai évité l'envie et me suis attiré l'affection de mes concitoyens. »

A ce bel exemple de sagesse qui sent son Térence, Érasme oppose les expériences souvent malheureuses de Polygame, usé par huit mariages successifs et qu'une erreur de jeunesse a forcé à renoncer à la carrière des lettres, de Pampire, « celui qui a tout essayé », le commerce, la vie monastique, la carrière des armes, et enfin d'Eusèbe, qui a accepté une prébende pour « obtenir tout d'un coup, comme s'ils tombaient du ciel, tant d'avantages : de la

considération, une belle demeure bien meublée, des revenus annuels assez amples, une société honorable, enfin une église où, si l'on veut, on vaque à la religion ». Ici comme ailleurs, Érasme propose, et son lecteur dispose. A lui de juger, de choisir son modèle et de l'imiter, s'il le veut.

Comment nier après cela que les *Colloques* soient plus qu'un vademecum de conversation latine ? Le didactisme moral et religieux est présent à toutes les pages et certains dialogues prennent souvent l'aspect de véritables « prospectus de philosophie chrétienne », comme l'a dit Pierre Mesnard. C'est le cas, notamment, du *Pieux entretien*²², où un jeune garçon, disciple de John Colet, explique à un interlocuteur qui porte le nom d'Érasme comment il comprend et pratique la religion.

« La religion consiste en quatre choses, dit Gaspar : Premièrement, à concevoir une idée juste et pieuse de Dieu et des Saintes Écritures ; à ne pas seulement craindre Dieu comme un maître mais encore à l'aimer de toute notre âme, comme le père le plus bien-faisant. Deuxièmement, à conserver pieusement notre *innocence*, c'est-à-dire à ne faire de tort à personne. Troisièmement, à pratiquer la *charité*, c'est-à-dire à faire du bien à tout le monde autant que possible. Quatrièmement, à s'armer de *patience* : elle nous aide à supporter avec résignation le mal que l'on nous fait, lorsque nous ne pouvons y remédier ; à ne point nous venger et à ne point rendre le mal pour le mal. »

Voilà comment un jeune homme de dix-sept ans comprend la religion. Reste à savoir comment il la pratique. Il commence sa journée en faisant le signe de la croix et en invoquant le Christ. Après avoir salué ses parents, il se rend à l'école en passant par une église, où il adresse une courte prière à Jésus, aux saints et aux saintes, et particulièrement à la Vierge et à ses patrons, c'est-à-dire aux saints qu'il s'efforce d'imiter. Puis, dit-il, « je me hâte d'aller en classe et je travaille à mes devoirs de toute mon âme. J'implore le secours du Christ, persuadé que, sans son assistance, notre travail est nul. J'étudie, sachant qu'il ne vient en aide qu'à celui qui travaille avec ardeur. Je fais tout mon possible pour ne mériter aucune punition et pour ne point offenser en parole ou en action

22. Ce dialogue a notamment été étudié par Marie DELCOURT, *Érasme*, Bruxelles, 1945. Voir aussi L. BOUYER, *Autour d'Érasme. Études sur le christianisme des humanistes catholiques*, Paris, 1955.

mon maître ni mes camarades ». Après la classe, Gaspar rentre vite à la maison, afin d'aider ses parents. S'il lui reste du temps, il répète ses leçons, seul ou avec un camarade. Il met ensuite le couvert, récite le Benedicite, puis fait le service, en attendant qu'on l'invite lui-même à déjeuner. Les grâces dites, il joue un peu avant de reprendre le chemin de l'école. Le soir, il se distrait par des lectures agréables et se met au lit de bonne heure. « Là, dit-il, je me mets à genoux et j'examine l'emploi que j'ai fait de ma journée. Si j'ai commis une faute grave, j'implore la clémence et le pardon du Christ et je promets de me corriger. Si je n'ai rien à me reprocher, je rends grâce à sa bonté de m'avoir préservé de tout péché. Ensuite, je me recommande à lui de toute mon âme en le priant de me garantir des embûches de l'esprit malin et des rêves impurs. Cela fait, je me couche en faisant le signe de la croix sur mon front et sur ma poitrine et je me dispose au sommeil ».

« Vous êtes un saint en agissant de la sorte, lui dit Érasme, je loue votre manière de vivre, et je voudrais pouvoir vous imiter. » C'est bien en effet un modèle qui nous est proposé ici, en même temps qu'un programme complet de vie spirituelle pour un jeune garçon.

Voyons ce que Gaspar pense des offices. Il n'y manque jamais, surtout les jours de fête, mais il n'est pas de « ceux qui s'imaginent superstitieusement que leur journée se passera mal s'ils ne commentent pas par entendre la messe et qui, à peine sortis de l'église, s'en vont trafiquer, piller, intriguer, imputant à la messe tous les succès qu'ils obtiennent par les moyens les plus détestables ». Gaspar, lui, examine d'abord si son âme a été souillée par la tache du péché. Si c'est le cas, il demande pardon à Dieu. S'il a offensé quelqu'un, il s'empresse de l'apaiser sur le champ, sinon il prend la résolution de se réconcilier avec son prochain le plus tôt possible. Si on lui a fait du tort, il renonce à la vengeance. A l'office, il se tient près de l'autel, afin de mieux entendre le prêtre et de recueillir un passage de l'Écriture à méditer. Et il prie...

Que pense Gaspar de l'obligation du jeûne ? « Je n'ai rien à en faire, dit-il. Saint Jérôme m'a appris qu'il ne fallait pas ruiner sa santé par les jeûnes tant que le corps n'avait pas acquis par l'âge une force suffisante. Or, je n'ai que dix-sept ans. Toutefois, si j'en sens la nécessité, je déjeune et je dine sobrement afin d'être plus apte aux exercices de la piété pendant les jours de fête. »

Évidemment, les censeurs d'Érasme ne manqueront pas de trouver à toutes ces paroles un son très peu orthodoxe. Cependant, le passage qui sera le plus critiqué concerne la confession. Les théologiens accuseront l'humaniste d'affirmer que la confession est une institution humaine. La plupart du temps, en effet, Gaspar se confesse à Dieu seul et, lorsqu'il éprouve la nécessité de confier les secrets de son âme à un prêtre, il choisit un homme grave, instruit, discret et d'une vertu reconnue. « C'est agir sagement, ajoute Érasme, car il est connu qu'il y en a beaucoup qui répètent ce qu'on leur dit en confession. Quelques-uns, licencieux et imprudents, questionnent le pénitent sur des détails qu'il vaudrait mieux taire. D'autres, ignorants et stupides, mus par un gain sordide, prêtent l'oreille plutôt que l'intelligence ; incapables de distinguer entre le bien et le mal, ils ne savent ni instruire, ni consoler, ni conseiller. » La satire, on le voit, ne perd jamais ses droits.

Ce qu'Érasme veut prouver, finalement, et c'est peut-être là un des thèmes principaux de toute l'œuvre, c'est qu'il n'est pas nécessaire de prendre le froc pour être un bon chrétien. Gaspar, d'ailleurs, n'a jamais été tenté de le faire, bien qu'il ait été maintes fois sollicité par certaines personnes qui voulaient l'arracher au siècle comme à un naufrage pour le faire entrer au port d'un couvent : « Ils ont assailli mes parents et moi-même par des ruses incroyables. Mais je suis résolu à n'embrasser ni le mariage, ni la prêtrise, ni l'état religieux, ni tout autre genre de vie dont je ne pourrais me dépêtrer, avant de bien me connaître ». C'est peut-être le principal conseil qu'Érasme donne à ses jeunes lecteurs.

Les *Colloques* en contiennent bien d'autres, nous l'avons vu. L'œuvre fourmille de mises en garde, d'avertissements, d'exemples à suivre et à ne pas suivre. Et dans tous les domaines ! Ainsi un dialogue est spécialement consacré à l'hospitalité et les nombreux récits de banquets qui parsèment l'ouvrage sont autant de modèles choisis ! Érasme n'oublie non plus jamais que son ouvrage s'adresse à de jeunes gens aux études : dans *Le point du jour*, il fait l'éloge de l'aube, le meilleur moment de la journée pour travailler : « L'on fait plus de progrès en étudiant une heure le matin qu'en travaillant trois heures l'après-midi. Dans *L'art d'apprendre*, il démontre à son filleul qu'il n'existe aucune autre méthode pour devenir savant que le travail, l'amour de l'étude et la persévérance. Un

dialogue entier, enfin, est consacré à l'apprentissage des belles manières.

Tels sont les *Colloques* d'Érasme²³, œuvre d'un humaniste chrétien, pédagogue, moraliste et contestataire, « ouvrage conçu de telle sorte que les adolescents apprennent par le jeu à parler le latin et se préparent à la rhétorique, au moyen d'exemples à suivre ou à ne pas suivre qui leur sont offerts en passant, et enfin s'imbibent de quelques rudiments de la piété et s'élèvent chaque jour davantage au-dessus de la masse vulgaire des hommes ».

Liège, octobre 1970

Franz BIERLAIRE

23. Les *Colloques* ont été traduits en français par V. Develay, 3 vol. in-8°, Paris, 1876 et en anglais par C. R. Thompson, in-8°, Chicago, 1965.